

# Résistance à la rupture

Lydie Masere

De nous deux, tu es mort le premier. Tu as franchi toutes les embûches de la terre jusqu'au ciel, tu as rebondi sur les lignes crayeuses de la marelle jusqu'à soulever la poussière dans l'air en petits nuages de fumée blanche. Tu as été valeureux. Tu as gagné la partie engagée depuis le premier jour de notre rencontre. Il n'y a pas eu de tricherie, tu as acquis ta victoire à la loyale. Je m'incline.

Je borde ton linceul. Je glisse entre tes doigts froids une brindille de chêne. Je caresse ton front. Je lisse tes cheveux. Je parle dans ton oreille de tout et de rien. Je te félicite. Tu es le meilleur. Je recherche ton souffle.

Tu as pour toujours cet âge magnifique qui creuse les rides, ces sillons où se glissaient tes larmes de rage, où séchaient les coulures de sueur. Tu es beau, le soleil de ma vie et je sais que j'ai été le tien.

Tes exploits sont connus du plus grand nombre. Ils soulèvent le cœur des plus sensibles. Ils délivrent de l'adrénaline dans le sang de ceux qui les partagent avec toi. Une communauté de fidèles participe à ta médiatisation, fait tourner en boucle sur les réseaux sociaux photos floues, films bricolés, interviews récentes et plus anciennes. Ils ont la respiration coupée quand tu t'élèves, ils ferment les yeux et serrent les poings. Ils se vouent à toi. Tu provoques des vocations. Tu aimes cette agitation autour de ta personne. Tu reçois volontiers des journalistes à la maison et tu

répètes inlassablement que seuls la nature, la préservation des espèces, les dérèglements climatiques motivent tes ambitions sportives. C'est une façon comme une autre d'interpeller l'opinion, la sensibiliser à cette apocalypse annoncée, lancer des alertes comme on se doit de le faire aujourd'hui. Tes discours sont bien rodés, tes interventions marquent les esprits. Mais je suis la seule à savoir que ces louables intentions ne sont pas celles qui t'animent intimement. Tu mets un point d'honneur à te rendre dans des lieux encore préservés où tu témoignes de la beauté de la planète et de ses admirables mécanismes biologiques, ce joyau, ce miracle. Tu cherches les hauteurs, les sommets. Tu découvres des voies, tu en libères certaines parce que tu grimpes en solo intégral. Tu touches la paroi rocheuse du plat de la main avant de l'épouser de tout ton corps. Tu te hisses. Tu crois en ton étoile, tu crois en la magnésie.

Je me tiens dans l'ombre mais quand je prends la lumière, c'est sans toi, je m'éloigne toujours plus loin, toujours plus haut. Je tends un fil entre deux rives, entre deux falaises, entre deux montagnes et je marche ainsi sur ma ligne d'horizon. Je prends le vide à bras le corps, j'apprivoise ma peur, la sangle sous mes pieds nus se tend, se détend. Elle est faite de la fibre de mes muscles. Elle est mienne. Elle est un organe parmi mes organes. Ce que je fixe au bout de la ligne, ce n'est pas toi, c'est un arbre dégarni par l'altitude, un rocher tombé de l'espace, une météore. Je file, je suis une comète, là où tu ne me rejoindras pas. Les masses d'air me chahutent, je balance droite, gauche, gauche, droite. Je connais l'élasticité de ma sangle, elle ne me trahira pas. Toi et moi, nous jouons d'égal à égal. Nous ne sécurisons pas nos pratiques. C'était l'évidence même depuis le début sinon où se trouverait l'enjeu ? Comment aurions nous pu nous admirer tout ce temps, comment aurions nous pu tenir ? Notre amour est fait de sensations fortes, de sentiments extrêmes, de passions et de folie. C'est à la vie à la mort. C'est gravé dans le marbre et dans nos chairs. Un aigle botté

m'accompagne dans ma progression. Il tournoie autour de moi en vol plané. Ses larges ailes fendent l'air pendant que j'écarte mes bras paumes vers le ciel et que je plie mes genoux devant le mouvement de balancier de la ligne. Une brume compacte et froide remonte du fleuve Zambèze. La sangle est glissante comme une pierre savonnée. Le bruit de l'eau qui s'écrase en chutes vertigineuses est assourdissant. Je me sens comme dans le ventre d'un volcan là où se fécondent les montagnes mais je ne suis qu'au milieu du vide, juste le vide.

Tu es encore là auprès de moi avant que le feu ne brûle ton corps. Je te regarde, je te regarde, je te regarde. Ta peau a le goût de la terre, si belle, dorée par ce soleil qui t'aimante. Tu es suspendu au surplomb attaché à la vie par la seule force de ta main et de ton bras. Tu cherches l'équilibre, ce mouvement de l'épaule qui te figera dans le silence des hauteurs. Sous toi, des plaines verdoyantes s'étendent jusqu'à la mer, des petites falaises délimitent le paysage, des gens vivent et meurent, les minutes s'écoulent. Dans ton monde, le temps n'existe pas. Tu recherches l'harmonie, la pureté du geste, la fusion des énergies minérales avec les tiennes si tangibles. Tu es ton propre chorégraphe exigeant et tenace. Tu tends ton corps, tu le projettes, tu le tords. Il n'est pas le corps que je connais, celui qui se détend sous mes caresses, qui fléchit quand il s'assoupit. Il n'est pas le corps que j'ai vu se développer au fil des ans, ce corps qui a froid, qui a faim, qui boit et jouit.

Quand il n'y a plus rien à vivre, il reste le fil du temps à remonter, à démonter.

Adolescent, tu passais des heures à courir dans la montagne, gravissant les éboulis, sautant d'une roche à l'autre, ami des bouquetins. Tu avais trouvé ta vraie nature, sauvage, indomptable. Je te regardais, postée sous un mélèze, atteindre ton septième ciel. Tu étais de plus en plus petit entre

mon pouce et l'index, mon échelle de grandeur. Quand les deux doigts se collaient l'un à l'autre, je me demandais quelles prouesses devrais-je encore réaliser pour t'arriver à la cheville, à quel dépassement de moi devrais-je m'astreindre pour continuer à briller dans ton regard. L'été, nous passions nos nuits les corps enlacés dans une cabane au fond du jardin près du torrent qui charriait l'eau froide des sources d'altitude. Nous caressions nos muscles fatigués, étirés par les efforts, mordions nos bouches comme deux chiots joueurs puis faisons l'amour avec la plus grande des lenteurs, dans un calme immense que seule la rumeur de l'eau chahutée par les rochers recouvrait. Sur nos têtes, la nuit noire se déployait traversée d'un bout à l'autre par une succession d'étoiles filantes. Nous parlions peu. Nos gestes, nos silences, nos regards suffisaient à verbaliser nos intentions, nos craintes, nos envies. Nous avons instauré un code entre nous fait de signaux imperceptibles et c'est ainsi que nous avons conclu notre pacte. Nous nous étions mis au défi de nous impressionner à chacun notre tour, une manière de muscler la passion qui nous enfermait. Cette escalade dans la prise de risque rendait nos jours plus joyeux, plus vivants. Avec les années, elle était devenue une source de plaisanteries ou de blagues douteuses. Lequel de nous deux passerait la ligne d'arrivée en héros pour l'éternité ? Qui pleurerait l'autre en premier ? C'était une course à la mort incontrôlable guidée par nos égos batailleurs. Nos motivations étaient fabriquées de toutes pièces, poudre aux yeux. Seul notre couple comptait, son ciment, son alchimie, son incandescence.

Nous voilà en bout de course, nous ne sommes que postures et impostures. C'est dans la cours de récréation de l'école primaire qu'avait eu lieu notre première rencontre. Mon monde se limitait à ce gros bourg de moyenne montagne où j'étais née et à mes camarades que je fréquentais depuis ma naissance, ils étaient comme mes frères et mes sœurs. Aussi quand mon regard s'était fixé sur ta crinière dorée balançant ses reflets dans la

lumière de septembre, j'avais eu cette impression prégnante que la terre s'ouvrait sous mes pieds. Je ne savais pas encore que je passerais ma vie à arpenter ses failles et ses saillies géologiques. Tu débarquais d'une ville qui m'était inconnue. Nous n'avions pas eu à faire connaissance car nous nous étions reconnus à l'instant même où l'institutrice nous avait placé côte à côte sur le banc d'écolier. Nous étions pareils en tout point, copies conformes, deux enfants volubiles et insolents, les deux doigts de la main. Je pénétrais dans ton regard, c'était bon, c'était doux, c'était accueillant. C'était comme une traversée de ciel, en apesanteur au dessus des nuages, la clarté douce de la lumière comme guide et l'air pur qui remplissait mes poumons et écartait mes côtes de joie. Nous étions libres, heureux de ne faire qu'un et de cacher nos secrets. Très vite, nous avons aimé nous épater et très vite nous avons inventé des jeux aux règles floues. L'important était d'entendre nos cœurs battre à l'unisson, de peur, de soulagement, d'émotions. Tu collais ton oreille à mon torse et tu comptais les battements, puis tu posais tes lèvres sur mes lèvres aspirant mon souffle. Tu dressais un pouce vers le ciel pour me féliciter. J'étais fier de toi et tu étais fier de moi. Il fallait nous défier sans cesse, sans réfléchir, pour le bonheur de nous plaire. Ce jeu avec les limites, cette ignorance assumée du danger, cette propension à nous dépasser grossissaient avec les années. Cela se résumait à cap ou pas cap. Nous sautions de murs de plus en plus hauts, escaladions des éboulis de plus en plus escarpés. Nous poussions des cris d'intimidation en nous jetant à l'assaut d'un arbre. L'écorce s'accrochait à nos cuisses, les feuilles giflaient nos visages, nos mains se faufilaient à toute vitesse à travers les ramilles jusqu'à trouver un rameau solide capable de supporter nos corps nerveux d'enfant pendant que les écureuils cavalaient vers la cime où nous ne tarderions pas à les rejoindre. Il y avait eu des accidents, des fractures, des saignements, des dents cassées. Après chaque réparation, cicatrisation, punition et

finalement fessée, nous recommencions de plus belle, insensibles aux menaces parentales. Rien ni personne ne parvint à nous raisonner et à nous séparer. Notre résistance vint à bout des tentatives d'éloignement, des sommations de plus en plus pressantes. Nous ne connaissions pas la peur. A deux, nous étions si forts.

Tu prends quelques jours de repos, tu réfléchis à ton prochain défi installé sur la terrasse de bois, tu regardes au-delà des pins sylvestres la vallée qui s'étire et les nuages qui bourgeonnent en fond de ciel. Je me prépare pour la prochaine expédition. J'appelle mon équipe, je vérifie l'équipement. Je suis en forme. Demain nous prenons la direction de la ville pour tendre la ligne entre deux immeubles à soixante mètres de hauteur. Je suis fébrile. Je n'ai jamais évolué en milieu urbain. Je charge le fourgon. Quand je reviens, tu n'es plus sur la terrasse. Les minutes passent et tu ne réponds pas à mes appels. Je te cherche. J'emprunte le sentier derrière la maison, je descends vers le village. Je demande aux vieux sur la place si tu es venu dans l'après-midi. Je reviens au chalet. Les nuages noircissent et s'agglomèrent, le soleil disparaît comme dans une éclipse, happé par l'orage d'été. J'entends la plainte d'une buse qui chasse à découvert au dessus des champs en restanque et qui retournera à sa couvée dès le premier coup de tonnerre. Je t'en veux de me jouer ce tour alors que j'ai besoin de calme. Je dois me préparer mentalement, visualiser les difficultés et puis faire le vide pour mieux l'appréhender. Tu sais mieux que quiconque l'importance de ce moment et nous respectons religieusement les rituels de l'autre. Alors, l'inquiétude me gagne, grandit, se répand en moi comme une crue de rivière, incoercible et invasive. Sur la terrasse, l'ordinateur est en veille, ton téléphone vibre. Tu n'as pas touché à ta tasse de café. La voiture est garée en contrebas du chemin. J'appelle nos amis même si je sais déjà qu'aucun d'eux n'aura de tes nouvelles. La peur est là qui broie mes entrailles. Je lève les yeux au ciel pour y chercher de l'aide. Je n'y trouve

qu'une nuit prématurée et des éclairs graciles qui ne touchent pas le sol. Je finis par m'y résoudre. Je cours vers la grange. J'écoute cette voix qui me sermonne et me dit que c'est par là que j'aurais du commencer mes recherches. Depuis le début.

Tu es là. Évidemment tu es là. Dans la pénombre, je te distingue. Ta silhouette se détache dans le contre-jour, parfaite, comme découpée au laser dans une matière noire et compacte. Je t'appelle doucement, je ne veux pas t'effrayer. Tout est calme soudain, le vent retient ses bourrasques, le ciel ses trombes d'eau, la foudre son électricité. Les oiseaux sont silencieux serrés les uns contre les autres sur la charpente. Les souris ne bronchent pas pétrifiées au fin fond de leurs terriers. Les araignées sont fixées dans leur toile, prises à leur propre piège. Plus aucun être ne respire dans ce lieu. Rien ne bouge dans la grange. Sauf ton corps suspendu à une de mes sangles coupée court qui tourne doucement sur lui-même comme le pendule du sourcier qui a trouvé l'eau.

Il n'y a pas eu de tricherie, le suicide était l'ultime défi, l'exploit inéluctable, la provocation fatale, le point final. Tu as été le plus courageux de nous deux. Tu as pris ce risque d'aller voir de l'autre côté et je ne sais pas si je vais oser le prendre.

De la case ciel, tu testes ma résistance à la rupture.

## L'auteur

J'ai écrit mon premier poème en CM1. Et publié, s'il vous plait, dans le journal de l'école. Après plus rien. La vie. Enfin presque plus rien. Des tentatives, des ébauches, des renoncements, des envies, des rêves. La vie quoi. L'écriture, c'est mon secret. Je m'y adonne en cachette. Planquée. Personne ne sait. Allez savoir pourquoi. Avec elle, je respire. Elle est mon seul point de repère.

Mon accroche.

Mon livre secret, recueil de nouvelles : Etoiles et caetera publié en octobre 2019 en autoédition.

Mon territoire secret : <https://www.lydiemasere.com>